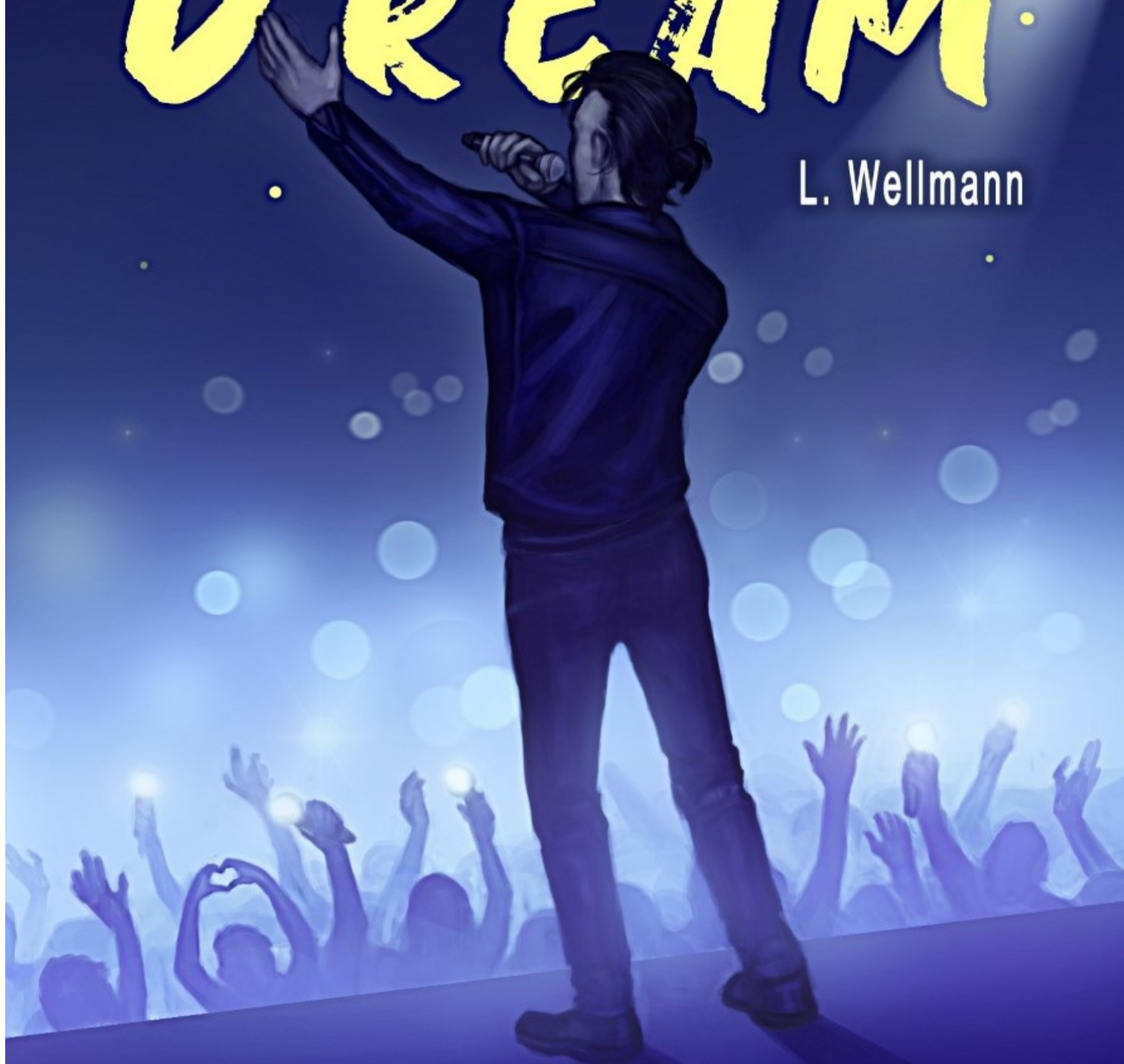


# Idol DREAM

L. Wellmann



L. Wellmann

Idol Dream

© L. Wellmann, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3080-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1

Le bourdonnement incessant des conversations, parsemées çà et là d'éclats de rires suraigus d'une fausseté indubitable, commençait doucement à me donner mal au crâne. Et ce n'était pas la lumière des lustres disproportionnés se reflétant sur les murs couverts de marbre et de miroirs, qui allait soulager ma migraine naissante.

Mon œil gauche devenait de plus en plus douloureux et je devais me faire violence pour ne pas le garder clos. Le dos bien droit, je m'efforçais de respirer lentement, avec application. Cela n'améliorerait pas mon état, mais permettrait de retarder l'arrivée des autres symptômes pendant encore quelques minutes. Le temps que cette mascarade prenne fin.

J'avais trop chaud, engoncé comme je l'étais dans mon costume parfaitement ajusté. Tellement, que j'étais tenté de desserrer quelque peu ma cravate, ou simplement ouvrir le premier bouton de ma chemise à la blancheur éclatante. Mais à peine cette idée m'effleura-t-elle l'esprit, que je m'empressais de la chasser comme s'il s'agissait là d'une pensée interdite. Ce qui, en fait, était le cas.

La décence. Le protocole. La bonne tenue. L'éducation. Quel que soit le nom ou la raison invoquée, l'objectif final était le même. Le faire paraître. Donner à voir aux autres une image impeccable en toutes circonstances. Même si cela devait se faire à mes dépens. Et le pire, était probablement mon incapacité à me rebeller contre cette discipline que mes parents m'imposaient, alors que j'étais aujourd'hui âgé de vingt-sept ans. J'en étais tout bonnement incapable.

J'avais été élevé pour être apte à tenir mon rôle. Pour être en mesure de tenir ma position, quelle que soit la situation. J'avais littéralement été dressé, comme un singe, pour arborer constamment un sourire d'apparat et dissimuler mes émotions. Ma tête avait été farcie de connaissances en tout genre, afin que je puisse briller en société par mon discours savant et mon avis tranché sur les

sujets d'actualité. Mon corps avait été façonné par l'exercice, pour que ma silhouette offre le meilleur rendu visuel dans les vêtements sur mesure dont j'étais affublé. Et si mon visage avait eu le moindre défaut, j'aurais probablement subi des opérations de chirurgie esthétique.

Rien n'avait été laissé au hasard, que ce soit dans mon éducation ou mes loisirs. Comment aurais-je donc pu refuser de me conformer à l'étiquette, quand celle-ci avait conditionné l'intégralité de mon existence ? Lorsqu'elle continuait à diriger ma vie, au point d'être devenue une habitude ? J'étais ce que mes parents avaient fait de moi. Un automate. Une poupée bien apprêtée, aux expressions figées, au ton monotone et au discours bien structuré. Un pantin sans âme, qui n'avait d'autre choix que d'accepter son sort.

C'était triste. Tragique. Mais c'était là, la réalité de ma condition. Et je l'avais parfaitement intégrée. Elle faisait partie de moi. Tellement, que même si j'avais mal au crâne au point d'en avoir la nausée, je continuais à arborer un sourire niais. À faire semblant d'être intéressé par les inepties qui m'étaient débitées et à me comporter comme un homme du monde. Même si j'avais envie de hurler et d'envoyer valser ce mode de vie étriqué fait de faux-semblants, je n'en faisais rien et continuais à tenir mon rôle comme un gentil petit garçon.

— Jae Sun ? Tu m'écoutes ?

Tiré de mes pensées pour le moins déplaisantes, je reportais mon attention sur le petit comité qui m'entourait, trop conscient de la chance qui était la mienne d'avoir été surpris dans un tel moment d'inattention par des proches.

— Désolé. J'avais la tête ailleurs, m'excusai-je immédiatement, en leur dédiant un petit sourire contrit.

Bien évidemment, aucun de mes compagnons de longue date n'était dupe. Cette formule convenue, ils la connaissaient également. Nous avions reçu la même éducation. Aussi, cette excuse nous avait-elle été enseignée à tous dès l'enfance, afin de nous sortir de situations que notre inattention aurait rendu inconfortables.

— Ne t'inquiète pas. La nuit est déjà bien avancée. Les vieux ne vont pas tarder à se retirer. Quant aux pique-assiettes, comme tu peux le remarquer, ils sont si avides de ce que nous avons à leur offrir qu'ils ne font déjà plus la différence entre un vin de Champagne et un vulgaire vin mousseux. Imbibés d'alcool comme ils le sont, nous pourrons nous éclipser d'ici une heure sans que notre absence soit remarquée, prophétisa Henry avec un optimisme que j'espérais fondé.

Et visiblement, je n'étais pas le seul à prier silencieusement pour qu'il ait

raison. Nous étions tous las de cette comédie. D'autant que nous avions parfaitement conscience qu'il ne s'écoulerait pas un mois avant que nous ne soyons de nouveau obligés de paraître à une autre de ces réceptions. Nos familles respectives ne nous permettraient jamais de nous y soustraire. Parce que tout comme moi, Henry, Alexander, Haruto et Caly avaient été formés pour évoluer, sans faux pas, dans cet univers ostentatoire. Et notre rencontre, comme tout le reste de nos vies, avait été décidée et orchestrée par nos parents.

Nous n'étions encore que des enfants lorsque nous avons été présentés. Pas parce que nous étions de la même génération et qu'il n'existait, en tout et pour tout, que deux ans d'écart entre le plus vieux et le plus jeune de notre groupe. Non. Que nous ayons des camarades de notre âge pour partager nos jeux importait peu à nos géniteurs. Leur intérêt était ailleurs.

Nous étions issus du même milieu. De la même aire géographique. Aussi, c'était dans l'espoir que notre amitié favorise les futures relations économiques des entreprises dont nous hériterions un jour, que nous avons été poussés les uns vers les autres. Pour aucune autre raison. Notre amitié était pour eux un investissement sur l'avenir. Un plan, élaboré dans l'unique but de satisfaire leurs ambitions.

Cependant, obnubilés par le profit, nos géniteurs ne s'étaient pas aperçus qu'en nous réunissant, ils nous avaient fait le plus précieux des cadeaux. En unissant si jeunes des enfants au destin aussi lourd, ils nous avaient donné l'occasion de réaliser que nous n'étions pas seuls à devoir composer avec ce coup du sort. Ce que personne d'autre n'aurait pu comprendre. Comprendre ce que nous vivions. Ce que nous endurions.

Tout étranger à notre monde aurait immanquablement été émerveillé par notre position sociale et ce futur sans nuage qui n'attendait que nous. Il aurait estimé que pouvoir acheter absolument tout ce que nous voulions, sans jamais avoir à nous soucier du prix puisque rien n'était trop cher ou hors d'atteinte pour nous, était tout simplement fantastique. À aucun moment il n'aurait pris la mesure de ce que nous vivions réellement. Il fallait être né à notre place pour se rendre compte de toute l'horreur de notre situation. Du désespoir que cet avenir crépusculaire faisait naître en nous. Mais surtout, du sacrifice qui nous était demandé pour pouvoir profiter de tous ces privilèges.

Rien n'était gratuit en ce monde. Nous le savions depuis longtemps et mieux que quiconque. Pour autant, nous ne pouvions que constater combien le prix qui nous était demandé de payer était élevé. C'était la part la plus sombre de notre monde. Le revers de cet univers doré, que personne d'autre que nous n'aurait pu

endurer sans broncher. Seules cinq marionnettes, prisonnières des mains de leurs parents, pouvaient accepter de renoncer au bonheur pour se plier à la volonté d'autrui. D'obéir en tout point, sans émettre la moindre protestation.

Avoir à mes côtés des amis qui partageaient ma détresse, avait quelque chose de rassurant. Parader en société en les sachant là, tout proches, soumis aux mêmes regards curieux et envieux, m'apaisait fortement. Il n'était pas simple d'être considéré comme un animal de foire, et encore moins comme du gibier. Malheureusement, c'était ainsi que nous étions tous les cinq perçus. Sinon, pourquoi aurions-nous été surnommés le Big Five ?

Nous étions les héritiers des cinq plus grosses compagnies d'Asie, tous domaines confondus. Une position qui faisait de nous les partis les plus recherchés qu'il soit, pour tous parents ayant une fille en âge de se marier. Ou pas. Que nous puissions être homosexuels n'avait effleuré l'esprit de personne, pas même celui de nos familles. De toute façon, même sur ce point, nous n'avions pas notre mot à dire. L'éducation religieuse que nous avions reçue ne nous permettait pas de considérer cette sexualité comme acceptable. Sans oublier que nous avions parfaitement intégré l'obligation qui était la nôtre d'engendrer un héritier. Mâle. De préférence.

Et dans ce schéma, il était bien évidemment inenvisageable que le choix de la future mère de nos enfants nous revienne. Nos mariages se résumeraient à des alliances économiques, dans lesquelles il ne nous faudrait pas chercher une once d'amour. Nous serions vendus au plus offrant. À la société qui apporterait le plus d'avantages aux compagnies de nos parents. Et il nous faudrait nous en accommoder.

Si pour l'instant nous avions été épargnés par les projets matrimoniaux de nos parents, nous avions tous conscience que ce n'était qu'une question de temps avant que nos célibats ne prennent fin. Nous approchions dangereusement de la trentaine et nos apparitions dans le beau monde se faisaient trop fréquentes pour ne pas nous donner à penser que des négociations étaient en cours.

— Il me tarde que cette heure s'écoule... soupirai-je tout bas, pour être certain de n'être entendu que de mes amis.

— Si ces soirées t'exaspèrent à ce point, tu peux toujours intercéder auprès de tes parents afin qu'ils trouvent rapidement à te marier. Une fois l'alliance conclue et le contrat signé, tu ne seras plus obligé de parader et pourras limiter tes apparitions aux seules réceptions professionnellement nécessaires, continua Henry, en me décrochant un petit sourire ironique.

— À ce propos... J'ai entendu dire que ta mère t'avait peut-être trouvé une

fiancée, s'enquit Caly, sautant sur l'occasion pour satisfaire sa curiosité.

Surpris, je reportais mon attention sur le principal concerné. Contrairement à Caly, cette information ne m'était pas parvenue. Et je devais bien avouer que j'étais plus que curieux de la réaction d'Henry, me demandant ce qu'il pouvait bien penser de cette situation que nous redoutions tous d'avoir à subir, tout en sachant que nous ne pourrions y échapper.

— Tes informations sont exactes. Ma mère a effectivement entamé les pourparlers avec un ministre dont le père est à la tête d'un parc immobilier évalué à plusieurs millions de dollars. Il est fils unique et n'a lui-même qu'une fille qui, de toute évidence, héritera en temps voulu. Enfin, c'est ce que ma mère ne manquera pas de vérifier avant d'entamer la suite des démarches...

Le ton d'Henry était détaché, presque évasif, comme s'il ne se sentait absolument pas concerné par la réalité qu'il était en train de décrire. C'était pourtant de son éventuelle future belle-famille dont il était question et plus encore, de celle qu'il allait peut-être épouser. Son petit haussement d'épaules n'était pas de mise. Néanmoins, je n'aurais pu le lui reprocher.

Je comprenais parfaitement son manque d'intérêt pour cette jeune femme et ce projet en général. D'autant que sa mère n'en était qu'au tout début des négociations. Il était préférable qu'Henry ne s'investisse pas trop auprès de sa prétendante. Car s'il venait à l'apprécier et que celle-ci se voyait évincée des plans maternels, sa peine n'en serait que plus grande.

— Et elle ? Tu l'as déjà rencontrée ? l'interrogea Alexander, ne comprenant visiblement pas, pour sa part, l'absence d'intérêt de notre ami pour celle qui serait peut-être amenée à partager sa vie.

— Non. Et en toute honnêteté, je n'en ai pas l'intention. Qu'est-ce que cela changerait ? Tu crois vraiment que si ma mère a jeté son dévolu sur cette jeune fille, elle renoncera à son entreprise parce que cette dernière ne me convient pas ? Allons donc... De toute façon, je n'ai pas besoin de la rencontrer pour savoir à quoi elle ressemble. Il me suffit de lever les yeux et de regarder tout autour de moi. Il s'agira d'une fille dont seul le squelette sera d'origine. Et encore ! Elle sera trop maquillée, couverte de bijoux et portera des vêtements parce qu'ils sont à la mode et non parce qu'ils lui plaisent. Si j'ai un peu de chance, elle évitera les déballages de richesses outranciers et aura une certaine prestance. Et si, et seulement si j'ai énormément de chance, elle ne sera pas aussi superficielle que ses pairs et pourrait même avoir de la conversation, termina Henry avec un petit sourire désabusé dont la tristesse ne faisait aucun doute.

— Et si tes craintes se révèlent fondées ? Accepteras-tu de l'épouser ? persista



Alexander, cherchant visiblement à déstabiliser Henry et à tester ses convictions en le poussant de la sorte dans ses retranchements.

— Évidemment. Ce n'est pas comme si j'avais le choix. Pas plus que toi. Le moment venu, tu obéiras à ton père. Tu le sais parfaitement. Alors n'essaie pas de jeter le trouble dans mon esprit, en me donnant à penser que je pourrais refuser la fiancée qui me sera présentée. C'est une démarche extrêmement perfide. Et pour le moins vouée à l'échec. Je ne suis pas comme Jae Sun. Moi, j'ai les pieds sur Terre. De fait, je trouve très malvenu de ta part de chercher à faire de moi un autre dépressif en devenir. Nous aurons déjà suffisamment à faire avec lui. Abstiens-toi donc de ce genre de jeu cruel à l'avenir.

— Quoi que tu puisses en penser, je veux y croire, rétorquai-je un peu brusquement, piqué au vif par la remarque d'Henry. Je suis persuadé qu'il existe des personnes capables de voir plus loin que notre portefeuille et le confort matériel, indéniable, que nous pouvons leur apporter.

— Bien sûr... Et je suis convaincu que tu feras un mariage d'amour par la même occasion, ironisa mon interlocuteur en secouant la tête, une expression désolée sur le visage. Les pauvres se marient par amour. Pas les gens comme nous. Tu le sais. Tu l'as toujours su. Alors arrête d'espérer. Car au plus ton rêve sera grand, et au plus le retour à la réalité sera rude. Nous savons tous comment cette histoire va se terminer. Reprends-toi. Et mets-toi en tête, une bonne fois pour toute, que la seule passion qui te sera permise dans ton mariage, tu la trouveras dans les bras de ta maîtresse. Une femme que tu auras choisie et que tu parviendras à garder dans cette position dégradante par appât du gain. Uniquement.

— Cela ne te dérange pas d'imaginer que seul notre patrimoine nous permet d'attirer l'attention d'autrui ?

— Je n'imagine rien, Jae Sun. Je sais que nous ne valons rien sans notre argent. Je le sais, aussi bien que toi. Jae Sun, tu as toujours été le plus cynique d'entre nous. Celui qui se méfiait le plus de notre entourage. Celui qui n'a jamais eu la moindre illusion sur nos contemporains. Celui qui n'a eu de cesse de nous exhorter à la sagesse et à la retenue. Alors pourquoi ce brusque revirement ? Après toutes les mises en garde et les leçons de morale que tu nous as débitées, c'en est presque déplacé...

Pas presque. Mon comportement était complètement déplacé, compte tenu de mes antécédents. Henry disait vrai. Jusqu'à peu, j'étais d'un cynisme à couper le souffle. Le jugement que je portais sur mes semblables était tellement dur, que mes amis s'étaient souvent interrogés sur la possibilité que je puisse ne pas

posséder de cœur dans ma poitrine. Et je devais bien avouer que pendant de longues années, je m'étais également posé la question.

Car contrairement à mes compères, je n'avais jamais, pas même à l'adolescence, éprouvé des sentiments suffisamment forts pour envisager de tout abandonner afin de demeurer auprès d'une femme. Pas une seule fois je n'avais quitté le domicile familial pour me réfugier chez l'un de mes amis, après avoir juré que rien ne pourrait me pousser à mettre fin à cette idylle. Non. Moi, je n'avais jamais entretenu la moindre relation.

Mes échanges avec la gente féminine s'étaient toujours limités à des rencontres d'un soir, lorsque le besoin s'en faisait sentir. Aucun sentiment. Juste du sexe. C'était beaucoup plus simple. Plus sain. Mes compagnons m'avaient donné un trop bon aperçu des ravages que l'amour pouvait causer, pour me donner envie d'expérimenter la chose à mon tour. Ces quelques heures de plaisir sans lendemain et sans conséquence, cet échange de bons procédés, ce service que nous nous rendions mutuellement, me satisfaisait amplement. Avant.

Depuis quelques années, j'avais commencé à m'interroger sur ce que devait être une véritable relation entre un homme et une femme. Je m'étais demandé ce que je pourrais ressentir si je connaissais le prénom de ma conquête. Si après lui avoir fait l'amour je n'avais pas envie de la fuir mais, au contraire, de la garder tout contre moi. Et progressivement, insidieusement, je m'étais mis à penser que ce devait être bien. Tellement, que j'avais fini par me convaincre que c'était à cela que j'aspirais. Je voulais aimer. Mais surtout, je voulais être aimé en retour. Inconditionnellement.

— Je sais. Je vieillis. Ceci explique probablement cela... me contentai-je de lui répondre.

— Normalement, en vieillissant, l'Homme devient plus sage et perd toutes ses illusions, nota très justement Haruto. Dans ton cas, il semblerait que ce soit l'inverse. Tu es passé du petit vieux grincheux et blasé par la vie, au jeune homme rêveur et même, utopiste. C'est cocasse. Et d'un pathétique...

Probablement avait-il raison. J'étais pathétique. Il fallait l'être pour avoir conscience de faire erreur, mais persister dans cette voie. Pourtant, j'avais envie de cette douceur que je n'avais encore jamais expérimentée. J'en avais terriblement envie. J'ignorais si je parviendrais un jour à l'atteindre, mais je n'avais pas l'intention de renoncer. Pas plus que je ne parvenais à me raisonner. À accepter cette fatalité. À reconnaître que le hasard de ma naissance avait conditionné l'intégralité de mon existence.

Penser que je ne possédais aucun contrôle sur ma vie, était trop triste. Bien